

## PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

**Clément Le Bonhomme**

Élève de seconde, lycée Saint-Charles-La Providence, Saint-Brieuc

### Le train des deux jours

Il sortit du lycée sans regarder derrière lui, d'habitude, il jetait un dernier coup d'œil à la cour, aux fenêtres, aux silhouettes familières ; mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, quelque chose s'était fermé en lui, comme une porte qu'on claque trop fort dans une maison vide les paroles du professeur tournaient encore dans sa tête, comme un écho qu'on ne parvient pas à faire taire.

« Il faut savoir faire son devoir » le mot devoir lui semblait lourd, presque étranger. C'était facile à dire, quand on restait, quand on corrigeait des copies au chaud, loin du bruit des canons, loin des trains qui partent et ne reviennent pas toujours.

Dans la rue, il marcha sans but précis, ses pas résonnaient sur les pavés, trop forts dans le silence inhabituel de la ville ; on entendait seulement une charrette au loin, le grincement lent de ses roues, et puis, soudain, le sifflement d'un train. Il s'arrêta net ; le bruit lui traversa le corps comme un courant froid. Bientôt, ce serait pour lui, il reprit sa marche, plus lentement encore, chaque détail semblait plus vif, comme s'il regardait le monde pour la dernière fois. Une boutique fermée, une fenêtre entrouverte, un chien qui dormait sans se douter de rien, une odeur de pain chaud qui s'échappait d'une boulangerie, mêlée à celle de la poussière et du charbon.

Puis il la vit, l'affiche, un soldat y souriait, droit, fier, un fusil posé sur l'épaule. Un sourire large, presque lumineux ; il resta quelques secondes devant, ce sourire le dérangeait. Depuis le début de la guerre, il n'avait vu personne sourire ainsi, ni dans les rues, ni dans les regards, ni même dans les lettres que certains recevaient. C'était un sourire qui n'existait pas, un sourire fait pour convaincre, pour cacher la peur, pour transformer la mort en aventure. Il sentit presque de la colère, pas une grande colère éclatante, mais une colère silencieuse, celle qui serre la gorge et fait trembler les mains.

Arrivé sur la place, il aperçut Jules, il le reconnut tout de suite, malgré la canne. Avant, ils marchaient vite, parlaient de livres, d'examens, d'avenir ; aujourd'hui, Jules avançait lentement, chaque pas pesé, comme si son corps lui rappelait à chaque instant qu'il n'était plus tout à fait le même. Il avait une jambe blessée depuis des mois, et pourtant il gardait ce regard étrange, à la fois fatigué et obstiné, comme quelqu'un qui refuse de céder.

— Alors ? lança Jules en s'approchant. Il t'a encore parlé de courage ?

Il haussa les épaules.

— Il dit que c'est normal d'avoir peur... mais que ça ne change rien. Qu'il faut y aller quand même.

Jules eut un léger rire, sans joie.

- Là-bas, on ne parle pas de courage. Il marqua une pause, puis ajouta :
- On essaie juste de rester vivant.

Le silence tomba entre eux, épais. Une femme en noir traversa la place, elle tenait une lettre serrée contre elle, comme si elle avait peur qu'on la lui prenne, son visage était fermé, mais ses yeux disaient tout. Il détourna le regard. Il avait déjà vu ce genre de visage, chez sa voisine, chez la mère d'un camarade, chez une inconnue dans le tram. À chaque fois, il avait l'impression que la guerre entrait dans la rue sous une forme plus discrète, plus cruelle encore que les soldats et les canons.

- Tu pars quand ? demanda Jules.
- Dans deux jours.

Dire ces mots lui donna le vertige ; deux jours, seulement deux jours. Deux jours pour dire au revoir sans le dire, deux jours pour continuer à vivre comme si de rien n'était ; deux jours pour faire semblant que sa chambre, ses livres, sa rue, sa mère, sa vie entière n'étaient pas en train de lui échapper.

- J'ai peur, murmura-t-il. Jules hocha la tête.
- Moi aussi j'avais peur ; tout le monde a peur.

Le train siffla de nouveau, plus loin cette fois. Le bruit se perdit dans l'air gris de l'après-midi.

- Je ne veux pas devenir quelqu'un d'autre là-bas, ajouta-t-il.

Jules le fixa longuement, puis répondit d'une voix basse :

- Alors n'oublie pas qui tu es.

Ces mots restèrent suspendus dans l'air, ils se serrèrent la main ; pas une poignée de main rapide, comme entre deux élèves pressés, non, cette fois, c'était presque une promesse. Une façon de dire ce qu'ils n'osaient pas formuler autrement, puis il partit, sans se retourner.

Il ne rentra pas chez lui tout de suite. Sans vraiment s'en rendre compte, ses pas le conduisirent jusqu'à la gare, le quai était déjà occupé, des soldats attendaient, certains trop bruyants, d'autres trop silencieux. Il observa leurs visages, personne ne ressemblait à l'affiche ; personne n'avait l'air fier. Il vit au contraire des joues creusées, des lèvres serrées, des yeux qui évitaient de croiser les autres, comme si chacun avait honte de montrer sa peur.

La fumée d'un train flottait encore dans l'air, épaisse, piquante. Elle lui brûla légèrement les yeux. Il imagina sa mère, ici, dans deux jours, essayant de sourire, échouant sûrement, essayant de lui dire de ne pas s'inquiéter, alors qu'elle aurait les mains glacées et le regard perdu. Il imagina sa voix, toujours calme quand elle parlait de choses banales, mais différente quand elle croyait qu'il ne la regardait pas. Un officier passa près de lui, raide, impeccable. Il se demanda : a-t-il déjà eu peur, lui aussi ? Ou bien la guerre finit-elle par effacer la peur chez certains, comme elle efface les noms sur les tombes ?

Il resta là longtemps, ou peut-être seulement quelques minutes. Le temps semblait s'étirer, devenir quelque chose de mou, d'incertain, puis il repartit, pas encore. Il n'était pas encore temps.

Chez lui, sa mère cousait près de la fenêtre. Le fil passait et repassait, geste précis, répété, comme si réparer une chemise pouvait réparer autre chose, elle travaillait sans lever les yeux, mais il savait qu'elle l'avait entendu rentrer. Dans la pièce, il y avait une odeur de laine, de soupe et de bois humide ; tout paraissait ordinaire, et pourtant rien ne l'était plus. Il eut presque envie de parler, puis il se ravisa.

— Tu es resté longtemps, dit-elle sans lever les yeux.

— Je suis allé à la gare.

Le fil s'arrêta. Elle ne répondit pas tout de suite. Mais elle savait. Une mère sait toujours avant qu'on parle. Elle reprit son travail, plus lentement cette fois.

— Tu as revu Jules ?

— Oui.

— Il va mieux ?

Il hésita. Puis répondit :

— Pas vraiment.

Sa mère hocha la tête, elle ne posa pas d'autres questions c'était sa manière à elle d'être forte. Pas avec de grandes phrases, pas avec des gestes spectaculaires ; avec ce silence qui soutient les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

Le soir, ils mangèrent presque en silence. La radio parlait de victoires, de stratégies, de lignes qui avancent. Les mots semblaient faux. Ils tombaient dans la pièce comme des pièces de monnaie sur une table vide. Sa mère servit la soupe, prit une bouchée, puis posa la cuillère. Elle regardait le mur, pas son fils, peut-être pour éviter de trop voir, peut-être parce qu'elle savait que regarder trop longtemps rend certaines choses plus réelles encore.

Dans sa chambre, il prit un livre au hasard, il lut quelques lignes, sans vraiment comprendre. On y parlait de voyages, d'horizons lointains, de découvertes, de destin. Il eut un sourire amer. Lui aussi allait partir, mais ce n'était pas un voyage. Ce n'était pas l'inconnu qui fait rêver. C'était l'inconnu qui menace. Il tourna les pages, puis s'arrêta sur une phrase qu'il ne comprit qu'à moitié, mais qui lui resta en tête : certains départs vous changent avant même d'avoir commencé.

La nuit fut mauvaise, il dormit peu, dans le noir, il entendait parfois la maison craquer, parfois un chien aboyer au loin, parfois le vent contre les volets. Et, entre deux silences, il imaginait des choses absurdes : la gare engloutie par la fumée, la place vide, le professeur seul devant sa classe, l'affiche qui se déchirait sous la pluie. Il se surprit même à penser que le soldat de l'affiche pouvait être un vrai garçon, comme lui, avec une mère, des souvenirs, des peurs. Cette pensée le troubla davantage que tout le reste. Car si ce soldat avait eu une vie avant l'image, alors peut-être que le mensonge était encore plus grand qu'il ne l'avait cru.

Le lendemain passa trop vite, la ville était tendue. Les voix étaient plus basses. Les regards plus lourds. Même les enfants semblaient moins bruyants. On aurait dit que tout le monde retenait son souffle. Il croisa un groupe de jeunes qui riaient trop fort, comme pour masquer leur angoisse. Il les observa une seconde, puis continua, chacun faisait semblant à sa manière.

Il retrouva Jules une dernière fois près du square. Le ciel était couvert, sans couleur, comme une page trop longtemps laissée à l'air libre.

— Alors, prêt ? demanda Jules.

— Non.

Il inspira.

— Mais j'y vais quand même.

Jules hocha la tête.

— C'est tout ce qu'on peut faire.

Ils restèrent côte à côte, sans parler ; le silence disait tout... Puis Jules fouilla dans la poche intérieure de sa veste et lui tendit un petit carnet.

— Tiens. Écris dedans, pas pour faire joli, pour te souvenir. Les gens oublient trop vite, là-bas. Il prit le carnet avec surprise.

— Et si je n'écris rien ?

— Alors écris au moins ton nom.

Il eut un sourire bref. Un vrai sourire, cette fois. Petit, fatigué, mais vrai.

Le jour du départ arriva sans prévenir. La gare était pleine, trop pleine de bruit, de pleurs, d'ordres, de valises qui cognent, de bottes sur le sol, de mouchoirs qu'on écrase dans les mains. Sa mère lui tenait la main très fort. Il sentit qu'elle tremblait un peu, mais elle essayait de ne pas le montrer.

— Écris-moi, dit-elle. Il hocha la tête.

— Tous les jours si je peux.

Elle leva les yeux vers lui. Il y avait dans son regard quelque chose de fendu, comme une vitre qui ne casse pas tout à fait. Elle voulut dire autre chose, sans doute. Peut-être « reviens » peut-être « fais attention » ; peut-être les deux. Mais elle ne dit rien, elle lui caressa seulement la joue du bout des doigts, comme lorsqu'il était enfant et qu'il revenait avec un genou écorché.

Le train entra dans un grand nuage de fumée, le métal grinça, le quai sembla trembler, il monta. Dans le wagon, des jeunes comme lui, certains riaient trop fort d'autres regardaient leurs chaussures ; lui regardait dehors. Le train démarra. Sa mère leva la main. Il leva la sienne. Puis elle disparut. La ville s'effaça, les maisons devinrent floues ; puis plus rien.

Le bruit du train remplit tout. Il posa son front contre la vitre, le paysage défilait, arbres, champs, maisons, puis encore des champs ; et soudain, il comprit quelque chose qu'il n'avait pas voulu voir jusqu'ici. Le train n'emportait pas seulement des corps, il emportait des vies entières. Les habitudes, les promesses, les habitudes encore, les dimanches, les disputes, les cahiers, les éclats de rire, les repas du soir, les voix qu'on connaît par cœur. Tout cela avançait avec eux, entassé dans un wagon sombre, prêt à être brisé.

Mais pas tout.

Il ferma les yeux. Il pensa aux livres. À la place. À Jules. À la voix du professeur. À sa mère, à son carnet, à l'affiche, à la femme en noir sur la place. Et surtout à cette phrase : « N'oublie pas qui tu es. »

Alors, dans le vacarme des rails, il se fit une promesse silencieuse. Quoi qu'il arrive, il ne laisserait pas la guerre penser à sa place. On pouvait lui donner un uniforme ; mais pas lui enlever ce qu'il était. On pouvait lui ordonner d'avancer ; pas lui interdire de penser. On pouvait envoyer son corps au front ; pas effacer entièrement sa mémoire.

Le train roulait vers le front. Et pour la première fois depuis deux jours, il regarda droit devant.